

SCÈNES DE LA VIE RURALE EN BRETAGNE

AU XVI^e SIÈCLE

AGUILANEUF ET MISTOUDIN

On a longtemps fait fausse route au sujet de la signification du vieux cri populaire : *Aguilaneuf*. Les membres de l'Académie Celtique, excellents patriotes mais détestables philologues, l'avaient travesti en : *Au qui l'an neuf*, et ils prétendaient y voir une trace, un dernier débris, encore très reconnaissable selon eux, de la fameuse et solennelle cérémonie druidique, la cueillette du gui sacré. Pour Eloi Johanneau, Cambry, Mangourit, Frémerville et autres celtomanes zélés, cela ne faisait pas doute. Le public, les voyant si convaincus, avait mieux aimé les croire que d'y aller voir.

Aujourd'hui il est bien démontré qu'il n'y a rien de druidique ni de celtique dans cet *Aguilaneuf*, qui est probablement une altération de l'*Acquit-l'an-neuf*¹ et s'applique à un usage, conservé seulement de nos jours, comme bien d'autres vieilles choses (du moins il l'était naguère), dans quelques localités de Basse-Bretagne, mais qui a été jadis en vigueur à peu près dans toute la France, et que l'on pourrait appeler la quête des étrennes.

Cette quête se faisait d'habitude dans la nuit intermédiaire entre le dernier jour de l'an qui fuit et le premier de l'an qui vient. Elle

¹ C'est-à-dire « L'acquit de l'an neuf » le paiement des étrennes du nouvel an.

avait lieu surtout dans les campagnes. Les jeunes gens et joyeux compagnons d'une paroisse, au nombre de dix, douze ou davantage, se mettaient en troupe, allant de village en village chanter des chansons, des vœux de bonheur pour le nouvel an, et demandant en échange quelques pièces de viande ou autres denrées, ou quelques piécettes de monnaie : de tout quoi, le lendemain, on faisait un beau festin pour célébrer l'an nouveau.

Parmi ces quêteurs ou *aguilaneufs* (car on les nommait ainsi), les uns portaient des poches pour serrer ce qu'on leur donnait ; les autres — en prévision des hasards et des périls de la nuit — quelques vieilles armes plus ou moins rouillées, mais encore en état de rendre un bon coup. Parfois même il y avait de la musique, un fifre et un tambourin, pour réveiller plus sûrement les endormis auxquels on allait porter ses vœux et présenter ses requêtes.

Ces courses nocturnes donnaient souvent lieu à des aventures assez plaisantes. En voici une qui date du XVI^e siècle, qui eut pour théâtre les environs de Rennes, et qui peint au vif les mœurs du temps. Nous allons la rapporter d'après un auteur contemporain, dont nous abrégeons le récit parfois un peu prolixe, mais dont nous citerons souvent les expressions, qui sont fort pittoresques :

Clayes est une petite paroisse à quatre lieues de Rennes, et qui autrefois faisait partie de l'évêché de Saint-Malo, mais à l'extrémité imite : si bien que Saint-Gilles et Partenaï, qui la bornent au sud et à l'est, étaient du diocèse de Rennes. Soit par suite de cette diversité de juridiction ecclésiastique, soit pour toute autre cause, les gens de Clayes étaient souvent en querelle avec leurs voisins, particulièrement avec ceux du quartier de Saint-Gilles qui les touche de plus près. A tort ou à raison, ils passaient à cette époque pour glorieux, tranchants, entreprenants, prompts à adopter et introduire dans le pays les nouvelles modes : « même » sont les premiers que j'aye veu (dit notre vieil auteur) qui ont » porté bonnets à croupière, chausses à la martingale et à queue » de merlus, et chapeaux albanais : avec ce sont estimés les meilleurs et plus suffisans bouleurs (joueurs de boule) du pays, » autant beaux mangeurs de fèves qu'on peut trouver, et d'assurance, ils ne se cachent pas quand on dine. »

Une certaine année, au temps dont nous parlons, c'est-à-dire vers l'an 1540, les jeunes gens de Clayes avaient fait à la fête de

AGUILANEUF ET MISTOUDIN

7

Noël une première tournée dans les villages et paroisses des environs, qui leur avait beaucoup profité : en retour des noëls qu'ils chantaient à gorge déployée, ils avaient amassé « force pommes, » poires, noix, et quelques onzains¹, et beu de mesme ; » mais la quête des étrennes, l'*Aguilaneuf*, était, d'habitude, bien plus fructueuse ; encouragés par leur succès de Noël, ils n'hésitèrent pas, huit jours -ou plutôt huit nuits après, à recommencer leur tournée.

Ils étaient là une douzaine de bons compagnons, « honnêtement » équipés de bons bâtons de pommier, fourches, vouges, et quelques » vicilles épées rouillées. » Au premier rang marchait l'un d'eux, armé d'une forte arbalète, pour crier en cas d'alerte : « Qui est » là ? qui bruit ? qui vous mène ? Tue, tue ! Chargeons, donnons ! » » et autres semblables mots et demandes de nuit. » Mais tout en tête de la troupe s'avancait fièrement Baudet, le faiseur de fuseaux, avec un tambourin de Suisses emprunté au village de la Séguinière, et, tout à côté, de lui maître Pierre Baguette qui sonnait du sifre, et qui était reconnu de tous pour chef de la troupe. Il avait vécu quelque temps à la ville, où il prétendait être devenu de première force en escrime ; aussi avait-il « sa rapière sous le bras, faisant » du bon compagnon, disant qu'il ne la portait pour faire mal, » mais pour piquer les limas. » C'était en outre un bel esprit, renommé pour ses vers, ses chansons, ses plaisanteries, que l'on ne manquait pas d'inviter à tous jeux et à toutes fêtes qui se faisaient à plusieurs lieues à la ronde. Notons encore Lubin Garot, celui de tout le pays « qui le mieux prenoit grenouilles, » il avait « une grande et large poche pour mettre les andouilles et autres » « esmolmens de la quête. » Hervé le Rusé portait « la broche pour le lard, » » et Colin Guargille la bourse. Tous les autres étaient aussi armés de sacs, paniers, bougettes d'honnête dimension, afin de contribuer à rapporter le butin au gîte.

Comme à Noël ils avaient surtout été bien reçus au village du Bas-Champ en la paroisse de Partenai, à Tremereil et à Huchepoche en Pleumeleuc, ils résolurent de suivre à peu près le même itinéraire.

Ils avaient fait leur tournée sur Partenai et, redescendant vers le sud, ils étaient entrés en Pleumeleuc ; ils avaient passé la Hérissaie, Tremereil, partout très bien accueillis. On les avait même

¹ Sorte de petite monnaie.

fait boire en plus d'un lieu. Aussi, passablement échauffés et ne sentant point la fatigue, ils marchaient bravement, chantant tous à plein gosier « une chanson bien mélodieuse, que maître Pierre leur apprenoit et que lui-même avoit bâtie, parce que (comme nous l'avons dit) très bon rimasseur étoit. »

Déjà ils tournaient leurs pas vers le bourg même de Pleumeleuc, quand, aux environs du village de la Coudre, ils aperçurent tout-à-coup dans un pâtis des ombres suspectes, comme d'une troupe de gens marchant devant eux. Maître Pierre Baguette avec sa rapière se détacha aussitôt en éclaireur, et il reconnut sans peine Mistoudin, brave laboureur du village de l'Archerie en Saint-Gilles, qui menait ses chevaux à l'abreuvoir, parce qu'étant allé ce jour-là conduire une charretée de fagots à Montfort-la-Cane, d'où il était revenu fort tard, il n'avait pu les faire boire plus tôt.

L'Archerie faisait partie de ce quartier de la paroisse de Saint-Gilles dont les habitants étaient particulièrement désagréables aux gens de Clayes, toujours, pour ainsi dire, avec eux en querelle ouverte ou dissimulée. Pour l'instant cependant, et au moins en apparence, il y avait paix. Mais, en voyant l'occasion si belle pour molester un de leurs adversaires, Baguette n'y put résister :

— Hollà oh ! lui cria-t-il, Dieu te gard ! Or çà, compaing¹, donne-nous Aguilaneuf.

— Par ma vie, messieurs, répondit Mistoudin (car toute la troupe des aguilaneufs s'était massée derrière son chef) ici je ne vous pourrais rien donner, car je n'ai pas mon baudrier² ; mais s'il vous plaît venir jusqu'à ma maison, ma femme trouvera bien quelque chose pour vous, et puis, ma foi, nous boirons.

La proposition était honnête, mais maître Pierre ne cherchait qu'un prétexte pour frapper, aussi répondit-il d'un ton rogue :

— Sainte Grigne ! tu te moques de nous. Tu veux nous envoyer à une lieue d'ici pour un lopin de lard. Par la mère Dieu, je l'apprendrai « à railler les garçons et manger les poires aux gens « qui ne te demandent rien. »

En même temps il brandissait sa fameuse rapière, il en frappait Mistoudin à la tête et au bras droit, qui eût été vilainement

¹ Compagnon.

² Ceinture de cuir, dans laquelle était la bourse.

blessé, si le manche de fouet du laboureur n'eût en partie paré le coup. Mistoudin, qui était monté sur sa jument, piqua de la botte et fila au grand galop, pendant que les aguilaneufs le poursuivaient de leurs rires bruyants, de leurs lazzis et, reprenant le chemin de Pleumeleuc, ne cessaient de s'ébaudir à ses dépens.

Mistoudin fut fort mal reçu chez lui. Sa ménagère était très jalouse : sans le laisser parler, sans vouloir l'entendre, elle lui chanta une longue antienne de reproches les plus sanglants, car son retard, selon elle, tenait uniquement à ce qu'il était allé faire la cour à Margot la hâlée, une mijaurée qui, à tout point de vue, ne la valait pas : « Mais c'est grand cas, ajoutait-elle en pleurant comme une « Madeleine, c'est grand cas et grand pitié que la fantaisie des « hommes ! »

Quand ce déluge fut passé et cet orage à peu près apaisé, le pauvre Mistoudin conta sa mésaventure et, montrant ses deux blessures à la tête et au bras, qui, sans être dangereuses, saignaient encore, il jura qu'il s'en vengerait. Sa femme, qui n'avait pas fini de gronder, répondit que c'était bien fait, qu'il s'attardait toujours par les chemins, qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait etc., mais du moins fut-elle d'accord avec lui pour déclarer très énergiquement qu'il fallait se venger. On envoya aussitôt chercher Brelin, frère de Mistoudin, qui demeurait tout près, et on le fit prier de venir de suite avec son « bâton à deux bouts », forte gaule dont chaque extrémité portait un fer de pique, arme excellente et redoutable. En se voyant réveillé au milieu de la nuit et sommé de venir avec ses armes, Brelin devina qu'il y avait quelque chose de grave, sans doute un grand péril pour son frère. Il s'habilla en un tour de main, vint tout courant, entra comme un ouragan, effaré, essoufflé, et criant : — Hé bien, quoi ? Qu'est-ce ? n'importe d'ailleurs ! où sont-ils ? Par le sang Dé, s'ils ne sont plus de sept, laissez-moi faire. Ventre saint Gris, ventre saint Quenel ! ils mourront de ma main, je m'en charge !

En même temps il roulait de gros yeux furieux, cherchant tout autour de lui quelqu'un ou quelque chose à exterminer, car avec son bâton-pique, il était venu pour cela : il voulait absolument exterminer ! Mistoudin finit cependant par lui faire entendre raison, le pria de s'asseoir, de prendre haleine. Alors il lui narra sa rencontre avec les aguilaneufs, sa résolution bien arrêtée de se venger,

et même — car il avait l'esprit inventif — le plan qu'il avait conçu pour en venir à bout. Mistoudin, sa femme, son frère, formés en conseil de guerre, discutèrent ensemble rapidement ce projet, et dès qu'ils l'eurent approuvé, c'est-à-dire au bout de quelques minutes, les deux hommes partirent promptement pour en préparer l'exécution. Comme ils portaient avec eux un fort paquet de linge et se dirigeaient vers l'étang de Huchepoche, on eût pu croire qu'ils allaient faire la lessive.

Cependant les aguilaneufs poursuivaient sans encombre leur marche triomphale à travers la paroisse de Pleumeleuc, et toujours avec le même succès. Andouilles, saucisses, jambons, pièces de bœuf salé, fumé, enflaient leurs poches, et la broche au lard était trop courte. Peu de monnaie, par exemple, mais en revanche une masse d'« artillerie de gueule. » La nuit était avancée et, pour pouvoir rentrer à Clayes avant jour, il fallait songer au retour sans tarder. Ils descendaient la vallée où coule la petite rivière de Perrenai ; ils tenaient à visiter encore quelques villages dans le sud-est de la paroisse, entre autres, Tribolay, la Besneraie, la Guinelaie surtout où ils avaient lieu d'espérer une bonne réception. De là, pour revenir à Clayes, ils n'avaient qu'un seul chemin possible, car la route de Paris à Brest n'existait point alors ni rien qui en tint lieu : ce chemin suivait la chaussée de l'étang de Huchepoche, traversait le village de l'Archerie, et de là les ramenait à Clayes promptement. Il est vrai que cette route les faisait passer presque à la porte de leur victime Mistoudin, mais cela ne les inquiétait guère ; quelques-uns proposèrent même d'aller heurter à grands coups de bâton contre son huis et lui réclamer le lopin de lard qu'il leur avait promis. D'autres dirent que ce serait mal fait, qu'il fallait le laisser tranquille, que le pauvre diable avait de l'aguilaneuf suffisamment. On remit à en décider quand on serait sur les lieux.

Enfin nos joyeux compères touchaient à leur dernière station, la Guinelaie. Ils y furent reçus à souhait, comme ils l'avaient espéré. Leurs poches, déjà pleines, se gonflèrent tellement que celle de Lubin Garot en creva ; ce gentil preneur de grenouilles en dut emprunter une autre pour pouvoir ramener sa quête à bon port. Les gosiers ne furent pas plus oubliés que les poches, mais, plus complaisants, ils absorbèrent tout sans dire : assez ! Des flots de cidre et de vin y passèrent : joie bruyante, chansons plaisantes,

fête complète. En sortant de là, nos hommes étaient fort allumés, tous voulaient, avant de rentrer chez eux, s'illustrer par quelque exploit. Maître Pierre Baguette surtout criait bien haut qu'il ne fallait pas faire les choses à demi, qu'il avait eu tort tantôt de ménager ce coquin de Mistoudin, qu'en passant à l'Archerie, il était bien décidé à réparer son tort et à l'exterminer net. Proposition qui ne trouvait plus aucun opposant.

Pour montrer ce qu'il savait faire, profitant d'un carrefour, il dégaina sa rapière et se mit à en joner contre les troncs d'arbres qui bordaient le chemin, comme contre autant d'ennemis, faisant en même temps la démonstration des grands coups et des beaux secrets d'escrime qu'il prétendait avoir appris à la ville :

— Voyez, disait-il, ce *faux montant*, il est dangereux si l'on fait ensuite un pas de côté, ou si l'on entre d'un *estoc volant* ou, si vous voulez, d'une *basse taille*, car jamais *fendant* ou *revers* ne vous saurait toucher, pour ce que vous êtes toujours bien couvert... Voilà un coup de quoi on ne donne rémission ! Voilà pour se battre à trois, tenez ! autant d'une main que de l'autre. Voilà, voilà le secret du jeu !

Les autres, ne comprenant rien à ces paroles quelque peu incohérentes, admiraient d'autant plus. Quand il eut fini, tous se remirent en marche, en chantant, pour la plus grande gloire de maître Baguette, sa plus fameuse chanson. Seulement ce n'était plus, comme au départ, une chanterie « bien mélodieuse ; » les voix avinées faisaient une affreuse cacophonie.

Sous le coup de ces émotions et de ces incidents, la marche de la troupe était lente ; mais comme de la Guinelaic au bout prochain de la chaussée de l'étang de Huchepoche, il n'y a que quelques centaines de mètres, on y fut pourtant bientôt rendu.

Arrivée là, toute la troupe au même instant se tut, s'arrêta, sous le coup d'un visible ahurissement. Le site n'était pas gai. L'étang de Huchepoche, de forme triangulaire, a environ 500 mètres de longueur sur une base de 200 mètres au plus, qui est sa chaussée¹ ; ce triangle étroit, très allongé, est fortement encaissé entre deux

¹ Cet étang est aujourd'hui desséché depuis assez longtemps, mais on en reconnaît sans peine le bassin, prairie marécageuse d'un vert sombre, où le jonc pousse mieux que l'herbe.

coteaux pelés, rocheux, aux pentes rapides, dont le sommet est couronné de grands arbres. Ces grands arbres noirs, sans feuilles, élagués à la mode du pays, c'est-à-dire presque sans branches, éclairés seulement par un douteux reflet de la lune, se dressaient comme une double armée de spectres; et en bas, cette eau noire, profonde, sillon sinistre s'enfonçant entre ces deux lignes de fantômes, avait tout l'air d'un fossé de l'enfer. Un vent vif et froid s'était levé, qu'on ne sentait pas dans le chemin creux de la Guinelaie; mais ici, courant sans obstacle sur la face plane de l'étang, il était glacial. Il poussait contre les roches de la rive l'eau qui clapotait en gémissant. C'était lugubre.

Maître Pierre, saisi au cœur comme les autres par cette impression sinistre, se remit le premier et se dégrisa à moitié, sous le double sentiment du danger et de sa responsabilité de chef de troupe. Se tournant vers ses hommes prêts à reculer :

— L'endroit n'est pas beau, dit-il, c'est vrai, pourtant il faut y passer. Mais allons-y doucement. D'autant que cette chaussée du diable est coupée au beau milieu, et comme on ne finit pas de la réparer, il n'y a là, pour traverser, qu'une mauvaise planche fort étroite; ne vous pressez pas, ne vous poussez pas, et ne passez que l'un après l'autre.

La troupe, un peu raffermie par cette harangue, se mit en marche et réussit à franchir la planche sans encombre. C'était un grand pas, chacun se sentit un poids de moins sur la poitrine, et les aguilaneufs, serrés autour de leur chef, marchèrent avec plus de résolution vers l'autre bout de la chaussée. Quand ils y furent parvenus, et trop loin par conséquent pour pouvoir distinguer ce qui se passait au milieu, une forme noire se dégagait d'un buisson placé au pied de la chaussée, du côté opposé à l'étang, gravit lentement jusqu'en haut, puis, arrivée là, enleva doucement la planche servant de pont sur la coupure, et la fit glisser sans bruit tout en bas de la chaussée. Après quoi, se rapprochant à pas de loup de la troupe des aguilaneufs, cette forme mystérieuse disparut tout-à-coup derrière un arbre.

C'était Brelin, le frère de Mistoudin, qui après, avoir joué son rôle dans la préparation de la comédie, s'installait aux premières loges pour voir le spectacle.

Le théâtre était bien fait pour la pièce. Le chemin venant de la

Guinelaie et qui, du carrefour où Pierre Baguette avait démontré ses triomphantes parades, descend en se rétrécissant jusqu'à la chaussée de l'étang de Huchepoche, — ce chemin, à l'autre bout de cette chaussée, se relève par une montée roide tournant à gauche, couverte de grands arbres dont les branches pendantes et enchevêtrées forment au-dessus de la route une voûte épaisse, qui, au moment où les aguilaneufs arrivaient, redoublait l'obscurité et — pourquoi ne pas le dire? — l'horreur du lieu. Tout en haut de cette montée, on voyait s'estomper dans la pénombre les vagues contours de la maison du meunier qui couronnait la colline, puis, entre cette maison et la longue rangée d'arbres bordant la route, un bouquet de bois isolé, qu'on apercevait de partout, dont la noirceur foncée et violente s'enlevait crûment sur le ciel blafard, dessinant les formes fantastiques de ses troncs tordus et contournés en chimères, de ses grandes branches nues et sombres, s'allongeant rigides et inflexibles comme des bras de gibet.

Sur le point de gravir cette noire montée, Baguette, voyant sa troupe hésitante, jugea à propos de lui adresser une nouvelle allocution. Au moment où, après lui avoir parlé, il se retournait et se mettait résolument en marche, il poussa un cri terrible, montant de son bras tendu, sans pouvoir articuler un mot, le bouquet de bois isolé, perché au haut de la côte.

Il y avait là, en effet, quelque chose d'horrible. Sur cette masse noire pendait un long fantôme blanc, vêtu d'un suaire dont le vent agitait les plis, armé d'une faux immense dont l'acier brillait sous un pâle rayon de lune et que le spectre brandissait avec furie dans la direction des arrivants. Du suaire émergeait une tête énorme, osseuse, cadavéreuse, percée, en guise d'yeux, de deux grands trous qui tantôt lançaient des flammes, tantôt devenaient noirs comme des charbons, pour se rallumer encore. Une voix caverneuse hurla trois fois : Malheur ! Malheur ! Malheur ! Et une tribu de corbeaux qui dormaient dans les grands arbres, réveillée par tous ces bruits, se mit à voler en tournoyant avec de grands bruits d'ailes, et poussant des gémissements rauques et affolés.

On devine l'effet de cette terrifiante apparition. Maître Pierre Baguette, qui l'avait aperçue le premier, après l'avoir signalée à ses compagnons d'un geste automatique, fit aussitôt volte-face, traversant impétueusement leurs rangs et fuyant à tire d'aile vers la chaussée. A l'instant tous l'imitèrent, jetant, pour courir plus vite

leurs poches, leurs armes, y compris la broche au lard et le tambourin, comme Baguette en avait donné l'exemple, en lançant dans la baie, pour mieux jouer des jambes, son fifre et sa triomphante rapière.

Tous aussi, Baguette en tête, dans la terreur qui les affolait, tous oublièrent les précautions à prendre pour passer la planche de la chaussée, ou plutôt ils ne songèrent même plus que la chaussée était rompue, et comme la planche, nous le savons, venait d'être enlevée, tous allèrent piquer une tête dans le fossé, où ils s'empilèrent méthodiquement, maître Pierre sous tous les autres comme premier arrivé, et où « de fortune (dit notre vieil auteur) l'eau étoit « petite, car autrement ils étoient perdus. Et n'en échappa aucun » qui ne fist le saut et qui n'en eust tout son faix. »

Brelin, de sa cachette, avait tout vu ; il lui fut facile de s'assurer que les pauvres aguilaneufs étaient bien sages dans leur barbotoir, morfondus de froid et de peur, et, à cause de leur frayeur, incapables de songer à en sortir. Aussitôt il courut prévenir son frère Mistoudin, qui, en un tour de main, décrocha son drap, sa faux, tout son attirail de spectre, et éteignit sa lanterne ; puis les deux frères allèrent sur le champ de bataille où l'ennemi avait pris la fuite, recueillir le butin laissé par lui. Tout le terrain était semé de jambons, oreilles, pieds, andouilles, saucisses, pièce de bœuf salé, sans parler des poches mieux closes qui n'avaient pas versé à terre leurs trésors. Les deux frères, en gens soigneux ne voulant rien laisser perdre, prirent tout, y compris les instruments de musique, les arges et la fameuse broche au lard. Rentrés chez eux et leur huis bien clos, ils rirent bellement à leur aise de la déroute des aguilaneufs.

Ceux-ci, croyant le grand diable à leurs trousses et se tenant déjà pour morts, ne bougèrent de toute la nuit, c'est-à-dire pendant trois ou quatre heures. Au petit jour, le plus brave mit timidement le nez hors du trou, et ne voyant rien d'inquiétant, se hasarda à sortir. Peu à peu tous l'imitèrent et chacun retourna chez soi à petit bruit, sans donner aucune nouvelle du beau succès de leur expédition.

Il n'en fut pas moins bientôt connu partout. Avec les grasses et succulentes dépouilles cueillies sur le champ de bataille, Mistoudin et Brelin régalerent pendant plus de huit jours tous les gens

de leur village. Dieu sait si, dans ces agapes, l'histoire des aguilaneufs fut tenue secrète et leur gloire oubliée ! Pour la répandre et la consacrer *in æternum*, on en fit « une chanson à sept « parties, qu'on chantoit bien mélodieusement après boire auprès « du feu, à la grande confusion des patients. »

Ainsi finit l'aventure. De notre temps, pour être restés trois heures dans l'eau au premier janvier, tous les aguilaneufs seraient morts de phtisie, de pleurésie, ou au moins de fluxions de poitrine. En 1540, ils en furent quittes pour une chanson railleuse.

Cela peint la différence des siècles, des hommes, surtout des tempéraments.

POI. ERVOAX.

